

LA VÉRITÉ

Organe Central des Comités Français de la IV^e Internationale

Les Ouvriers et les Paysans Français mettront-ils à nouveau sac au dos ?

Le bruit s'est répandu, parmi les ouvriers que menace un ordre de réquisition pour l'Allemagne, que les usines de Ménéau ou de Saxe ne constituaient qu'une étape dans la marche vers l'Est et que, dans quelques mois, ils se retrouveraient, sac au dos et fusil au poing, sur le front de Russie. A vrai dire, cette crainte de se voir à nouveau jetés dans la guerre n'est pas tout à fait sans fondement. Il s'en faut toutefois que le problème se pose ainsi ; et il s'en faut surtout que le danger vienne de Berlin seulement.

Précisons. Les nazis savent fort bien qu'il serait dangereux de remettre des fusils entre les mains d'un peuple qu'on opprime et de lui demander de se battre pour une cause impopulaire : les fusils risqueraient trop facilement de se retourner contre l'oppressur. C'est pourquoi, dans les pays occupés, ils recrutent leurs légions volontaires parmi la fine fleur de la réaction, toujours prête à faire feu contre les ouvriers, de Russie, de Norvège ou de France. C'est pourquoi aussi ils ne voudraient mobiliser à nouveau les ouvriers et paysans de France que pour des combats qui aient un semblant de justification nationale.

Mais précisément Anglais et Américains sont, en Afrique, au travail pour leur fournir ce prétexte. Et ils sont au travail, dans les colonies comme en zone libre, pour tenter, eux-aussi, de mobiliser les ouvriers français sous leur drapeau et de "réintégrer l'armée française" et le peuple français tout entier dans leur guerre impérialiste.

Selon des renseignements sûrs, les Américains auraient actuellement (1) concentré en Sierra Leone et en Gambie Britannique 1500 avions et un millier de chars, appuyés par des troupes anglaises, et se prépareraient, à bref délai, à s'emparer de Dakar. Le but de l'opération est de s'assurer le contrôle du port le plus proche de l'Amérique et de s'ouvrir la voie vers l'Afrique du Nord, par là de prendre Rommel à revers et enfin, par l'Espagne et l'Italie, de tenter de reprendre pied en Europe. La tentative de Dieppe a démontré une fois de plus la vanité de toute tentative de créer, par mer, un second front à l'Ouest : le plan africain permet au contraire d'aborder l'ennemi par terre et en combinant l'action diplomatique à l'action militaire.

C'est en fonction de ces perspectives africaines que l'un et l'autre des camps en présence posent la question de la mobilisation française. Les Allemands exigent du gouvernement de Vichy qu'il défende enfin sérieusement les colonies françaises et mobilise ; les agents de l'Allemagne au sein du ministère parlent ouvertement non seulement de la mobilisation, mais même de la guerre contre l'Angleterre. Il est encore trop tôt pour prévoir le déroulement exact des événements, mais on peut en tous cas assurer qu'ils signifieront la fin du régime de Vichy et sa liquidation au profit de formations gouvernementales directement inféodées à l'un ou à l'autre des belligérants.

Le jeu et les cartes de l'Allemagne sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Il importe, par contre, de bien voir clair dans le jeu anglais si on veut être à même d'adopter une ligne de conduite réellement conforme aux intérêts de la masse ouvrière et paysanne de ce pays. Londres et Washington veulent-ils organiser l'insurrection des masses ou, au contraire, reformer, en Afrique, une armée française. Veulent-ils donner au peuple français les moyens de substituer son propre pouvoir, populaire et révolutionnaire, au pouvoir réactionnaire de la clique de Vichy ou, au contraire, restaurer dans toute son horreur hypocrite la démocratie bourgeoise, avec ses généraux et ses politiciens ?

Le 22 Octobre 1941, 50 otages étaient fusillés. Aux côtés de leurs camarades staliniens, nos camarades Guéguin et Bourghis, ex-membres du Parti Communiste, militants de la IV^e Internationale, tombaient pour la cause de la révolution prolétarienne.

Uni derrière le drapeau sans tache de la IV^e Internationale, le prolétariat saura venger ses martyrs.

Les derniers événements, à Londres aussi bien qu'en zone libre, permettent de répondre à ces questions de la façon la plus claire. En zone libre, c'est le rassemblement sous le drapeau de la résistance nationale de tout ce que la démocratie impérialiste a compté de réactionnaires puants et d'imbéciles en soutanes et en uniformes : papotages de salons, conspirations de châteaux, conciliabules de généraux qui ont oublié la honte de leur dernière défaite — 200.000 morts, 2 millions de prisonniers, bénédictions d'archevêques, rien n'y manque. Le président Herriot, le président Jeannequin, Madame Bretty, "de la Comédie-Française", le cardinal Gerlier, le général Weygand et son protégé le Comte de Paris, tous en chœur, vont sauver la démocratie française.

On croit rêver. C'est pourtant sérieux, car ce plan est le fruit de longues méditations de Washington. Il y a déjà longtemps que le *New-York Times* a annoncé qu'on s'orientait vers la constitution, dans l'émigration, d'un véritable gouvernement de la France, composé de personnalités éminentes de l'Ancien Régime, en tête desquelles l'organe de Wall-Street plaçait M. Herriot. Le passage en Angleterre d'André Philip, de Félix Guoin, puis de Pierre Brossolette et de Charles Vallin est destiné à préparer ce grand événement.

Pu s'que, donc, il s'agit de ressusciter le fantôme de l'Empire défunt, de s'assurer la fidélité des cadres monarchistes,

REFUS DE SIGNER ! RÉSISTANCE !

POUR résister aux réquisitions d'esclaves pour la machine de guerre allemande, les travailleurs de la Région Parisienne ont débrayé dans la plupart des grandes usines, au cours des premiers jours d'Octobre.

Débrayage de 2 heures à la Lorraine. Refus d'aller à la visite médicale et refus de signer chez Hotchkiss. Débrayage chez Salmson, chez Voisin, Gnome et Rhône, Citroën, Couzinet (où les ouvriers ont crié "Vive les Soviets !" et "A bas Laval !"), Hispano. Débrayage chez Renault, le 6 Octobre ; les nazis s'emparent d'otages : le travail reprend.

Partout le travail a repris. Mais la classe ouvrière a agi. Elle résiste et résistera encore davantage !

Les ouvriers ne seront pas volontaires contre leurs frères d'U.R.S.S. ! S'ils sont réquisitionnés par la violence, ils ne partiront pas en vaincus, mais décidés à tout faire pour saboter la machine de guerre nazie.

(1) Début octo'bre.

Jésuites ou franc-maçonnards de l'Afrique arabe et noire, la tâche immédiate est le rassemblement de tout ce que la France morte en 1940 peut encore compter de cadavres en sursis, républicains et réactionnaires, catholiques et librepenseurs, en une Union créée volontairement ignorante des vœux réels du peuple de France : Londres, à son tour, bat le rappel de la fine fleur de la réaction. Après le général de Gaulle, monarchiste et élève des Jésuites, la capitale anglaise vient de s'enrichir de Charles Vallin, vice-président du P.S.F., président du groupe parlementaire du parti et collaborationniste jusqu'à ses dernières semaines. La presse libérale de Londres elle-même a dû protester contre l'arrivée en Angleterre de ce fasciste anti-fasciste. Et Pierre Brossolette, pour la rassurer, s'empresse d'affirmer que Léon Blum lui-même s'était porté garant de Vallin, "qui, disait-il, n'était pas un fasciste, mais un patriote français".

Quelques jours plus tard, cependant Brossolette reconnaissait à la radio de Londres que le milieu de l'émigration gaulliste "était sensiblement plus réactionnaire que celui dans lequel il avait l'habitude d'évoluer". Mais, n'ayant pas encore appris, depuis 6 ans, qu'on ne peut défendre la liberté en s'alliant aux ennemis de la liberté, il concluait par un appel à l'union de tous les Français, de Thorez à Marin, comme si cette politique n'avait pas déjà abouti à la liquidation des conquêtes de Juin 36, à la victoire de Hitler et au triomphe de la réaction en France.

Il ne conviendrait pas, cependant, d'attacher grande importance à ces bavardages londoniens si, sous leur inspiration, différents courants politiques ne s'efforçaient, en France même, tant en zone libre qu'en zone occupée, d'enrôler les forces ouvrières pour une résistance militaire aux armées hitlériennes.

Au premier rang de ces tentatives se placent celles qui poursuivent systématiquement depuis des mois le Parti Communiste, détournant au profit des combinaisons les plus douteuses les sentiments les plus sains de la classe ouvrière. Les travailleurs, à travers toute l'Europe, sentent que la cause de l'U.R.S.S. est la leur. Mais, loin de lever haut et ferme le drapeau de la défense révolutionnaire de l'U.R.S.S., loin d'intégrer toute action de sabotage, toute lutte de partisans en Europe, dans le cadre d'une offensive générale du prolétariat international pour le pouvoir, qui seule garantirait l'Union Soviétique contre les attaques de l'impérialisme mondial, l'Internationale Communiste précipite les meilleurs combattants ouvriers dans des actions purement militaires, où ils répandent en vain leur sang. Bien plus : le souci d'une aide militaire à l'U.R.S.S. entraîne les dirigeants stalinien à attendre un impossible secours des dirigeants anglais et, finalement — c'est le but du dernier accord Staline-de Gaulle — à subordonner l'action des groupes terroristes, gratuitement baptisés francs-tireurs et partisans, aux ordres de de Gaulle, c'est-à-dire de l'Etat-major anglais.

La petite guerre à laquelle les dirigeants communistes essayent d'entraîner la classe ouvrière trouve cependant de jour en jour moins d'adeptes. Malgré le prestige d'Octobre 17, les ouvriers comprennent de plus en plus que cette guérilla contre le soldat allemand, que ces perpétuels coups d'épingle qui déclenchent l'insupportable et sanglant réflexe des fusillades, sont incapables de porter le moindre coup réel à la

machine de guerre allemande. Les déclamations cocardières à la Déroulède, les déchainements de "Marseillaise" et de drapeaux tricolores, tout cela a déjà un peu trop servi au temps du Front Populaire pour prendre vraiment. Aussi n'en est-il que plus navrant de voir certains syndicalistes, qui se proclamaient volontiers les plus ardents champions de l'indépendance ouvrière, se faire, à leur tour, en zone libre, les sergents recruteurs de M.M. Churchill et de Gaulle.

Ces camarades oublient que s'il est louable de parler de combat et de libération, il convient de ne jamais oublier que seul le socialisme peut apporter la libération et que seul le combat du prolétariat pour ses objectifs et par ses moyens de classe peut amener le socialisme. Oublier que Londres et Washington ne visent qu'à restaurer un régime à leurs ordres, portant la menace sans cesse renouvelée du fascisme, sacrifier ce qui reste des organisations ouvrières, des cadres syndicaux en particulier, à l'espoir d'une victoire anglaise, c'est non seulement lâcher la proie pour l'ombre, mais c'est encore abandonner le seul gage réel d'une restauration des libertés ouvrières. C'est une politique de Gribouille.

D'autant plus que la bataille à laquelle ils se préparent pour les semaines qui viennent est d'avance perdue. Quels que soient les succès qui puissent marquer le plan de campagne africain des Alliés, quelles que soient ses répercussions dans la politique intérieure de la France, on peut être assuré d'une chose : parties de Moulins, les troupes allemandes arriveront plus vite à Toulouse et à Marseille que les troupes anglo-américaines, parties de Dakar. Seules des vieilles culottes de peau incorrigibles peuvent croire que les restes d'une armée française, dont Juin 1940 a montré la valeur, pourront, à eux seuls, opposer une résistance efficace à une armée qui occupe depuis deux ans les centres vitaux du pays.

C'est folie de penser que l'armée de la France de Vichy puisse écraser l'armée de l'Allemagne hitlérienne. Seule peut triompher une levée insurrectionnelle des masses ouvrières et paysannes qui aura su s'assurer l'appui d'une partie décisive des armées allemandes, lorsque sera mûre la crise du régime hitlérien. Toute autre politique, dictée par une impatience compréhensible certes, mais pourtant criminelle, n'aura pour résultat que de livrer inutilement à la répression les meilleurs combattants prolétaires, ceux dont aura demain besoin la révolution. C'est pourquoi la classe ouvrière doit refuser de s'engager aujourd'hui dans des aventures militairement sans issue, et qui, fussent-elles triomphantes, ne pourraient que ramener au pouvoir un régime et des hommes qui, déjà une fois, ont élevé la réaction vichysoise et fascisante au pouvoir.

Il n'est pas d'autre issue à la crise actuelle de la civilisation que la révolution prolétarienne et le socialisme. C'est cette issue que le prolétariat doit préparer, en s'organisant méthodiquement, en menant, dès aujourd'hui, la lutte sur son propre terrain de classe. Sur ce terrain sûr, les pires défaites peuvent devenir demain la source des victoires : déportés au jour d'hui en Allemagne, les ouvriers français y fraterniseront avec les ouvriers allemands et ceux de toute l'Europe et prépareront ainsi un nouveau Juin 36 pour le continent entier, un Juin 36 où on ira jusqu'au bout, jusqu'au pouvoir des ouvriers et des paysans. C'est la seule voie vers un avenir meilleur.

Berlin, au retour de blessés de Stalingrad. Des blockbaux contre les mouvements populaires sont installés dans les rues de Berlin. Des militants communistes ont été arrêtés et fusillés à Berlin et à Francfort. Le prolétariat allemand est en marche vers sa libération.

Bientôt il s'unira à celui de l'U.R.S.S., de France, d'Angleterre, pour en finir avec le fascisme et les caricatures capitalistes de la démocratie.

Conseils à un Ouvrier partant pour l'Allemagne

Tu as reçu ton ordre de réquisition. Dans quelques jours, quelques heures, tu vas partir. Tu as le cafard à l'idée de quitter ta femme, tes gosses ; de savoir que l'hiver sera dur pour eux, que, comme toi, ils seront exposés aux bombes anglaises. Tu te demandes avec angoisse si tout cela finira un jour. Sache bien que c'est de toi, de chacun de tes camarades, les ouvriers français, de chacun de tes frères, les ouvriers allemands et anglais, italiens et américains, qu'il dépend que cette guerre soit la dernière : chaque tour de roue du train qui t'empêtera vers l'Allemagne peut rapprocher ta délivrance si tu t'en vas là-bas pour continuer la lutte entamée en Juin 36 : la lutte pour l'expropriation des capitalistes, pour la révolution socialiste en Europe et dans le monde, qui seule mettra fin à la guerre, à la misère et à l'oppression.

Ta tâche, en Allemagne, est de fraterniser avec les prolétaires allemands. Ne crois pas que cela sera facile. Tu rencontreras, au contraire, des difficultés qui te paraîtront insurmontables. Les ouvriers et ouvrières allemands te feront un accueil réservé, voire hostile : n'oublie jamais que tu viens là prendre la place de leur mari, de leur frère, de leur fils qu'on vient d'envoyer au front. Efforce-toi de montrer par toute ton attitude que tu n'es là que contraint et forcé, tout comme les leurs qui sont au front.

N'oublie pas que si tu es inquiet et soucieux d'être séparé de tiens, eux vivent dans l'angoisse d'apprendre d'un jour à l'autre la mort des leurs ; sache partager leurs craintes si tu veux qu'ils partagent les tiennes.

Tu vas être parqué en dortoirs, manger à la gamelle, obligé de vivre constamment avec tes camarades français, isolé du monde extérieur ; ne te laisse pas aller à l'engourdissement de cette vie de caserne. Exige de sortir autrement qu'en rang par quatre ; demande à vivre chez l'habitant partout où c'est possible, à pouvoir être reçu chez lui, à fréquenter ses cinémas, ses brasseries, afin de vivre la vie du peuple allemand ; exige aussi d'être en contact avec les autres ouvriers étrangers, russes, italiens, espagnols ou polonais. Exige, partout où existe un camp ou un commando de prisonniers, de pouvoir être en contact avec eux. Organise-en le parrainage.

Tu vas recevoir les mêmes rations que les travailleurs allemands. Ici, sur le papier, elles te paraissent enviables. Mais tu t'apercevras que rares sont en Allemagne les ouvriers qui reçoivent, comme toi ici, leur colis par semaine ou même par mois. N'oublie pas non plus que depuis des années l'ouvrier allemand doit supporter ce régime : lorsque tu réclames un supplément, sache réclamer avec lui ; lorsque tu recevras un colis, sache partager un peu de beurre avec lui pour qu'il partage avec toi un peu de lard qu'il aura pu se procurer. Ne fais pas du marché noir avec lui ; compote-toi en copain.

Ne t'affiche pas avec une femme allemande ; ne joue pas les Don Juan de régiment en pays conquis. Cela se terminerait mal pour toi, plus mal encore pour elle. Ne cherche pas à prendre une vengeance de soldat sur les soldats qui ont serré d'un peu trop près ta femme ou ta sœur. Sache être camarade avec les ouvrières et les paysannes allemandes ; les Françaises ont, en Allemagne, la réputation d'être légères ; sache, au contraire, être un compagnon honnête et solide.

Lorsque tu auras une réclamation à formuler, une revendication à présenter, n'agit jamais seul. Tu trouveras, tout désignés, des hommes de confiance, délégués pour faire la liaison avec le Front du Travail, n'aie aucune confiance en eux ; n'oublie pas qu'ils ne cherchent qu'à préserver au maximum les intérêts du patron. Ne te réfugie pas dans le débrouillage ; cela te mènera en Allemagne encore moins loin qu'en France. Exige, pour te défendre, d'avoir tes délégués élus par toi, comme le comporte la loi française. Exige, en Allemagne comme en France, l'application intégrale des lois sociales françaises. N'oublie jamais que tu es en Allemagne l'ambassadeur de Juin 36, que l'ouvrier allemand, même lorsqu'il garde le silence, cherchera à apprendre de ton exemple, à modeler ses revendications sur les tiennes, à reprendre la lutte interrompue en 1933 pour arracher les mêmes avantages que toi.

Si tu veux pouvoir lutter réellement, ne perds surtout jamais le contact avec l'usine que tu viens de quitter, avec tes copains d'atelier, ton syndicat. Ecris-leur souvent ; demande-leur de t'écrire ; réunis tes copains, français ou allemands, pour lire en commun leurs lettres. Organise tes camarades, rassemble les syndiqués, crée des groupes de discussion et d'éducation ouvrières.

En Allemagne, tu forgeras des armes contre l'U.R.S.S., le pays où, pour la première fois dans l'histoire, la révolution, sous la conduite de Lénine et de Trotsky, a mis fin à l'exploitation de l'homme par l'homme. Cette guerre de l'impérialisme fasciste contre l'Etat ouvrier n'est pas ta guerre ; elle est la guerre de tes ennemis contre les tiens. Si la grève te paraît impossible, tu feras au moins tout ce qui est en ton pouvoir pour ralentir au maximum, voire pour saboter la production de guerre.

Tu vas travailler en Allemagne aux pièces ou au boni. On t'encouragera par des primes élevées à produire au maximum, parce qu'Hitler a besoin d'armes, à n'importe quel prix. On te fera miroiter les économies que tu pourras rapporter et qui ne seront qu'illusion, car dans le même temps on laissera en France, les prix continuer leur course et tu ne pourras rien faire de ton argent, ni en Allemagne, ni en France. Mais ce marché de dupes sera aussi un marché de traites : car la lutte contre l'augmentation du rendement est la seule arme efficace qui reste encore entre les mains de l'ouvrier allemand. Au lieu de la briser renforce-la. Adopte pour ton travail le rythme de l'ouvrier allemand, qui est en général plus bas que le tien. Ne met pas un point d'honneur national ou une vanité professionnelle à travailler plus vite et mieux ; travaille lentement et mal, sans te faire remarquer, ni t'en vanter ; l'ouvrier allemand t'en sera reconnaissant, même s'il ne te le dit pas.

N'oublie jamais que l'ouvrier allemand vit depuis 9 ans dans la peur de la Gestapo ; il la voit partout et elle est partout ; apprends à faire comme lui, à observer, à te taire, à te méfier. Tel qui se présente à toi comme un ancien communiste, et qui l'a peut-être été, travaille pour la police. Fais comme l'ouvrier allemand : garde longtemps ta réserve, réfléchis longuement avant de parler. Mais comprends aussi que quantité de jeunes nazis qui, aujourd'hui encore, essayent de te convaincre que l'Allemagne est sur la voie du socialisme, demain rejoindront les rangs de la révolution prolétarienne, parce qu'ils veulent vraiment la suppression du capitalisme et la justice sociale. Montre-leur par toute ton attitude que la révolution ouvrière n'est pas une invention de meneurs juifs, mais une volonté profondément ancrée dans la tête et le cœur de chaque prolétaire :

On te montrera des usines modèles, des cités ouvrières, des institutions sociales, et on te vantera le socialisme allemand. Ne te laisse pas prendre à ce piège : la plus grande partie de tout cela a été construit au temps de la République, avec l'argent des emprunts américains ; ou bien il s'agit d'usines qui emploient des ouvriers très spécialisés et qui ont besoin de s'attacher leur personnel. Demande toujours à savoir les dividendes réels que touchent les actionnaires sous la forme d'actions gratuites ou d'actions privilégiées ; tu verras alors qu'il n'y a aucune proportion entre quelques réfectoires et quelques douches et les fortunes colossales qu'ont réalisées les patrons en 9 années de "socialisme hitlérien". N'oublie jamais qu'il ne peut y avoir de socialisme que par l'initiative constante des masses ouvrières, que dans le cadre de la liberté. Le socialisme des nazis, qui s'appuie en premier lieu sur la police, ne saurait être qu'une caricature au profit des capitalistes.

Le fascisme est une ultime et barbare tentative pour maintenir la domination du capital financier. En étouffant d'une poigne de fer les contradictions du régime, il prépare, en définitive, une crise redoutable qui entraînera la fin du régime et vers laquelle l'Allemagne se dirige à grands pas. Crois bien que la grande masse du peuple allemand sent aussi venir cette heure avec un espoir mêlé de crainte. Elle souhaite ardemment être enfin délivrée du fardeau redoutable et sanglant de la dictature. Mais tu dois comprendre que l'expérience de trois révolutions manquées, en 15 ans, de l'inflation et de la crise, retiennent encore le peuple allemand de s'engager à nouveau dans la voie révolutionnaire prolétarienne, que 9 années d'une répression féroce le fasse douter de ses propres forces. L'heure de la révolution sonnera le jour où l'appareil militaire craquera ; ce jour-là rien ne l'arrêtera. Garde-toi de toute impatience, de toute illusion : bien que cette heure soit proche, il faudra l'attendre encore des mois. La révolution allemande n'en est encore qu'à sa phase préparatoire ; ton rôle est précisément de l'aider à prendre conscience d'elle-même, de rassembler ses forces, de lui assurer qu'elle peut vaincre, en montrant qu'au travers des pires échecs et des pires défaites la classe ouvrière française garde confiance dans la victoire, garde confiance en elle-même et confiance dans le prolétariat allemand.

Au seuil de l'hiver

LA SITUATION EN ALLEMAGNE

La démoralisation fait des progrès en Allemagne. Lentement mais sûrement, le régime nazi s'effrite et tout fait prévoir que les travailleurs allemands vont surgir bientôt dans l'arène politique avec une violence formidable.

Nous avons déjà signalé le fait que des grèves fréquentes éclatent en Allemagne, en Bohême, en Autriche. Les femmes manifestent. Récemment encore des émeutes ont éclaté à

L'institution du Service Civil National du Travail

Le sens général des nouvelles lois est celui d'une mobilisation civile de la nation aux côtés de l'Allemagne. C'est un premier pas d'une importance capitale vers une nouvelle intégration de la France dans la guerre. Cela se traduit immédiatement par la perte de la dernière liberté dont pouvait jouir — et encore relativement ! — la classe ouvrière : le libre choix de son travail et de son entreprise.

Il s'agit d'une réquisition de tous les hommes valides, de 18 ans à 50 ans. Dès maintenant, en principe tous ceux qui travaillent moins de 30 heures par semaine doivent se faire inscrire dans les mairies. Il ne s'agit donc pas des ouvriers seulement, mais de toutes les classes professionnelles et, pratiquement, de tous les citoyens français. Il va sans dire, en réalité, qu'une telle mesure ne portera ni sur les riches oisifs, ni sur les gens du marché noir. Mais elle peut être une arme politique aux mains du gouvernement contre n'importe quel citoyen qui, pour une raison quelconque, paraît suspect. Au lieu de l'interner, on l'enverra travailler en Allemagne ou sur tout autre chantier où cela pourrait être nécessaire. Il faut, en effet, non seulement travailler plus de 30 heures, mais encore justifier que son travail correspond aux intérêts fondamentaux du pays. De telles formules permettent, en réalité, toutes les interprétations et tous les abus.

Les dispositions concernant les démissions, les licenciements, l'embauchage, l'établissement d'un registre des entrées et des sorties, concourent à la création d'un véritable passeport intérieur imposé à l'ouvrier. En effet, le salariat est étroitement lié à son entreprise, sous le contrôle de l'inspection du travail. Chaque entreprise sur laquelle porte les nouvelles dispositions doit tenir à jour un registre des entrées et sorties du personnel, où se trouveront indiqué pour chaque personne les nom, prénoms, nationalité, âge, sexe, adresse, qualification, dates d'entrée et de sortie, les décisions de l'inspecteur du travail, etc... Pour quitter une entreprise, comme pour y entrer, il faut l'autorisation de l'inspecteur du travail. Si la personne quitte l'entreprise, elle doit se faire inscrire à la mairie de sa commune ou de son arrondissement. C'est-à-dire qu'il est théoriquement impossible à un ouvrier ayant abandonné son entreprise illégalement (depuis la parution de la loi) de trouver un travail quelconque non seulement dans sa profession, mais dans toutes les professions que recouvrent les décrets sur le travail obligatoire. Comme on le sait, il s'agit de la quasi-totalité de la grande et petite industrie.

Cette loi met par terre toutes les prétentions, même médiocres, que la Charte du Travail pouvait autoriser de la part des syndicats quant au contrôle de la vie sociale de l'entreprise. C'est socialement un nouvel effort pour lier poings et pieds à la classe ouvrière.

C'est enfin un pas de plus vers une nouvelle intervention militaire dans la guerre. Dès maintenant, le statut de neutralité de la France est très difficilement soutenable. Elle s'est, en effet, engagée entièrement aux côtés de l'Allemagne dans l'effort économique de guerre. Elle l'a fait sans aucune compensation quant à sa situation propre. Il faut se rappeler que, à ses débuts, le gouvernement Darlan avait obtenu le retour de cent mille prisonniers pour des concessions infiniment moins graves que celles faites présentement. Aujourd'hui, en théorie, un prisonnier revient pour trois ouvriers spécialisés. Pratiquement, dès maintenant, les Allemands sont d'ailleurs en retard dans la libération des prisonniers. Tout indique que si très prochainement les Anglo-Américains attaquent Dakar, ou toute autre partie de l'Afrique Française, le nouveau pas sera franchi et le gouvernement s'engagera militairement aux côtés de l'Allemagne. Ce ne sera pas sans convulsions dans la bourgeoisie française. Mais la mobilisation civile est déjà un coup terrible pour les politiciens de Vichy, qui prétendent être au-dessus de la mêlée. Cette nouvelle étape signifiera un pas de plus dans la dictature intérieure (parti unique devenu officiel, etc...).

C'est une illusion que de penser pouvoir éviter une telle situation en se rangeant aux côtés du bloc bourgeois favorable aux Alliés. C'est par ses seules moyens et sur son propre terrain que la classe ouvrière peut espérer venir à bout de l'entreprise de massacre et d'étouffement, du complot des bourgeois franco-allemands.

LA SITUATION EN ITALIE

(vue par Albertini, dans un rapport à Déat, et que nous possédons)

a) Mécontentement contre le régime, dans le Nord surtout où les cadres fascistes viennent du Sud.

On est écœuré par les factures (sic) scandaleuses de plusieurs dirigeants, notamment Ciano, Farinacci, Volpi. Les innombrables aventures féminines (sic) de Mussolini deservent le régime.

b) Pour pallier à cette désaffection, Mussolini recherche des succès extérieurs rapides. D'où les demandes renouvelées de la Corse et de la Tunisie. Le ton de la presse italienne est extrêmement vif et inquiet.

CHINE. — Des nouvelles tardives, communiquées par nos camarades d'Indochine, nous informent de l'adhésion à la IV^e Internationale, la fin de 1939, de Mao Tsé-Toung, général en chef de l'Armée Rouge chinoise.

LA RELÈVE

Ça ne prend pas

— Et dans ta boîte, ça prend l'histoire de la relève ?

— Tu parles ! Les gars ne sont pas fous. Ils ont essayé de nous avoir ; ils nous ont envoyé un "ex-prisonnier", un fasciste bien sûr, qui est venu faire de la démagogie. Mais tous savent bien qu'il s'agit seulement d'aider Hitler à vaincre. Personne ne veut voir Hitler instaurer définitivement le fascisme en France, ni écraser l'Union Soviétique. Aussi ils n'y vont pas par quatre chemins. Comme il n'y a pas de volontaires, ils font des listes. Les gars doivent passer la visite. Après, on les force à signer "volontairement" un contrat. Si vous refusez, deux gendarmes iront vous chercher...

— Les gars résistent ?

— Bien sûr. Ils ne veulent pas être des esclaves. Ils font tout pour ne pas être réquisitionnés. Chacun cherche une planque. Il y a des jeunes qui font le retour à la terre, qui vont au bûcheronnage. Il y en a même qui s'engagent.

— Oui, mais tout le monde ne peut pas trouver une planque. Seulement une toute petite minorité. Quant aux crétiens qui s'engagent dans la marine de Darlan ou dans l'armée de Laval, ils ont vraiment trouvé le filon pour ne pas servir Hitler !

* — C'est vrai. Le seul moyen de résistance c'est l'action collective. Tu sais que chez Hotchkiss, deux ateliers ont refusé de passer la visite et deux autres ont refusé de signer le contrat. Ailleurs, les gars

En voici d'autres !

Après Capron, Clamamus, Cachin et les autres, Racamond, ex secrétaire de la C.G.T.U., ex membre du C.C. du P.C., récemment libéré, vient de faire acte de contribution et a adhéré au Parti Ouvrier et Paysan (sic). Romain Rolland, ex-admirateur de Staline et néo-belléciste en 1939, vient, lui aussi, de publier une déclaration collaborationniste.

FRANCE. — A Lyon, le Tribunal militaire spécial a condamné plusieurs de nos camarades à des peines de travaux forcés et de prison. Le camarade Gérard Bloch a été condamné à 15 ans de travaux forcés.

SUISSE. — Grand procès contre les trotskystes suisses. Quinze camarades condamnés. Le camarade Horst est condamné à 5 ans de prison.

SUÈDE. — Vi-lente poussée à gauche aux élections législatives. Les communistes gagnent 14 sièges dans toute la Suède, dont 6 à Stockholm.

ont arrêté le travail. Par exemple, à la Lorraine, à la SOMUA, un peu partout.

— Bon. ça détraque la machine économique de Hitler. Ça retarde l'enrôlement des ouvriers. Les ouvriers se serrent les coudes. Ils sentent qu'ils sont des hommes, non des moutons. Mais les nazis sont les plus forts, vois-tu. Un jour ou l'autre, il faudra partir. C'est comme à la mobilisation, on n'est pas assez forts pour l'empêcher.

— On le sent bien, c'est décourageant.

— Décourageant ? Mais pas du tout ! Hitler peut bien obliger les ouvriers à partir pour l'Allemagne, mais il ne peut pas les empêcher de ne pas rester des ouvriers conscients en Allemagne aussi. Il y a là-bas 6 millions de Russes, de Polonais, d'ouvriers de tous les pays, enrôlés presque tous de force, et qui haïssent le fascisme. Il y a les ouvriers allemands qui donnent bien souvent l'exemple. C'est qu'il y a eu de drôles de grèves là-bas, cette année encore. Si on y est contraint, on partira. Mais on travaillera le plus lentement et le plus mal possible.

Pour rire un peu

Dans une usine, un prisonnier collaborationniste et libéré (libéré parce que collaborationniste), fait une conférence sur la relève. Il rappelle, entre autres choses, que les prisonniers ont leur vie matérielle réglée par la Convention Internationale de Genève et par l'accord d'armistice. Accueil très froid des ouvriers. Sentant la partie mal engagée, notre "prisonnier" rappelle à ses auditeurs que s'ils ne partent pas volontaires, ils seront traités comme les travailleurs polonais. Et, pour s'enfermer jusqu'au bout, il rappelle que les Polonais ont été traités exactement comme du bétail ! Sur quoi, un travailleur pince-sans-rire réplique : « C'est ça la Convention de Genève ? ».

À Chateauroux, une grande réception avait été préparée après l'arrivée du premier train de la relève, pour recevoir les prisonniers libérés de cette ville. Les autorités militaires, la fanfare, la municipalité, tout le monde était présent.

A l'heure prévue... 2 prisonniers sortent du train tant attendu !

Du Kaiser à Hitler

Juin 1918. Les troupes du Kaiser engagent une troisième attaque victorieuse sur le front de l'Ouest. A cette date, l'appareil militaire du Reich semble irrésistible. Le front de l'Est est liquidé. Les troupes allemandes sont à proximité de Péetrograd. Elles occupent les pays baltes, la Pologne russe, l'Ukraine, Kostov, Tiflis et contrôlent la ligne du pétrole Bakou-Batoum.

Pourtant, malgré le blé ukrainien et le pétrole de Bakou, les masses allemandes commencent à être fatiguées des privations. Sur le front Ouest, les nouveaux régiments arrivés du front russe ont apporté avec eux le souffle de la Révolution d'Octobre. En juillet-août, les impérialismes alliés brisent une nouvelle attaque allemande et contre-attaquent. La gigantesque machine de guerre allemande, surmenée, va s'effondrer en moins de trois mois.

Marins, soldats, ouvriers vont renverser le Kaiser, briser l'Etat-major et dresser le drapeau de la Révolution Socialiste.

« ... Le 3 Novembre, 20.000 matelots appartenant à la 1^{re} et à la 3^e escadre, placés sous les ordres de l'amiral Von Hipper, se sont mutinés à Kiel. Le 4, les équipages du Koenig, du Kronprinz-Wilhelm, du Kurfürst, du Thüringen, de l'Heligoland et du Markgraf ont hissé le drapeau rouge au sommet de leurs bâtiments. Les chauffeurs refusent de servir aux chaudières et vidant leurs foyers. Des marins occupent les passerelles, détruisent les circuits électriques, sabotent les machines, éteignent les feux de position, démolissent les ancrs et les projecteurs, conspuent les officiers. Les ordres ne sont plus exécutés. Les équipages grondent et profèrent des menaces, disant : « A présent, nous prenons notre propre destin en mains ». Le 5 Novembre, les vaisseaux rebelles arrivent devant Lübeck. Quelques centaines de matelots se rendent à terre, se ruent vers les casernes, désarment les sentinelles, arrachent les épaulettes des officiers et pillent les arsenaux. Le soir, ils sont maîtres de la ville. Le 6 Novembre, la révolte a gagné Altona, Brême et Wilhelmshaven. La vague rouge déferle sur Hambourg, Cologne, Francfort, Stuttgart, Magdebourg et Leipzig, où le tocsin de la Révolution sonne à toute volée. »

Qui s'exprime ainsi ? Un révolutionnaire ? Nullement. C'est le pro-hitlerien Benoist-Méchin, dans son Histoire de l'Armée Allemande.

Les soldats suivent l'exemple des marins :

« Les conseils de soldats, copiés sur le modèle des Soviets, se sont constitués spontanément aux premiers jours de novembre. Encore inconnus à la fin d'octobre, on en compte plus de 10.000 une quinzaine de jours plus tard. »

A Berlin, la Révolution est maîtresse de la rue. La prussienne Blücher décrit avec effroi les mouvements révolutionnaires : « Ce qui me paraît le plus caractéristique ce sont les autos bondées de jeunes gens en uniforme gris ou en vêtements civils, portant des fusils chargés, ornés de petits drapeaux rouges. Les jeunes gens quittent constamment leurs sièges pour obliger les soldats et les officiers à arracher leurs insignes, et s'en chargent eux-mêmes lorsque ceux-ci refusent... En deux heures, environ 200 de ces grands camions ont passé sous mes fenêtres... »

Dans son discours fanfaron du 30 Septembre, Hitler s'est plaint que Churchill et Roosevelt copiaient le programme national-socialiste.

Les ouvriers n'avaient pas attendu cela pour mettre tous les impérialistes dans le même sac. Hitler, Churchill, Roosevelt, seront également balayés par la Révolution Proletarienne.

Maintenant le Kaiser est chassé ; l'Etat-major s'est vain efforcé d'opposer aux révolutionnaires les troupes du front. Le congrès des Conseils de Soldats s'ouvre à Berlin, le 16 Décembre. En vain, les sociaux-démocrates essaient de paralyser la révolution. Les soldats, « vêtus de haillons et portant des pancartes font irruption dans la salle. La plupart d'entre eux se sont barbouillés de boue et de peinture pour faire un effet plus saisissant. » Les sociaux-démocrates lèvent la séance. Mais le lendemain, l'Assemblée prend les résolutions suivantes à une écrasante majorité :

1^o Le commandement suprême de l'armée et de la marine sera confié aux Commissaires du peuple et au Comité Central (du Conseil des Soldats). Dans les garnisons, le commandement sera remis aux conseils locaux d'ouvriers et de soldats.

2^o Pour marquer symboliquement l'abdication de la militarisme et la suppression de l'obéissance cadavérique (Kadavergehorsamkeit), tous les insignes de grade seront abolis et le port d'armes prohibé en dehors du service.

3^o Les Conseils de Soldats seront responsables de la tenue des troupes et du maintien de la discipline.

4^o Il n'y a plus de supérieurs en dehors du service.

5^o Les soldats désigneront eux-mêmes leurs chefs.

6^o Les anciens officiers ayant conservé la confiance de la majorité de leurs troupes pourront être réélus.

7^o La suppression de l'armée permanente et la création de la garde civique seront accélérées.

Les troupes les plus contre-révolutionnaires sont envoyées contre les marins révolutionnaires qui montent la garde à Berlin. Les marins vont céder. Mais les masses ouvrières accourent à leur secours.

« La multitude s'avance comme un raz de marée, et vient se heurter au barrage de soldats placé par le général Lequis pour défendre les troupes de choc. On demande aux soldats s'ils n'ont pas honte de faire cause commune avec les officiers contre le peuple. Les soldats hésitent et sont rapidement débordés. Les uns jettent leur fusil, les autres sont désarmés par les manifestants. En un clin d'œil, le barrage est rompu et la foule se précipite en hurlant dans le dos des cavaliers de la Garde, postés devant le Marstall. »

Le flot révolutionnaire monte toujours. Le 6 Janvier 1919, se tient à Berlin une gigantesque revue des forces révolutionnaires armées. Plus de deux cent mille ouvriers en armes, bannières rouges au vent. Malheureusement, les chefs révolutionnaires hésitent, tergiversent, discutent, pendant que les masses impatientes piétinent dans la boue.

Le sinistre social-démocrate Noske, bourreau de la révolution, avoue : « Si la foule avait eu des chefs déterminés et lucides à la place de hâbleurs, ce jour-là, à midi, elle aurait été maîtresse de Berlin. »

Mais, grâce à Noske et aux sociaux-démocrates, les gardes blancs vont se constituer, s'armer jusqu'aux dents, assassiner Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, noyer dans le sang la révolution.

Juste en 1923, le duel se poursuivra presque sans discontinuer. D'un côté, les officiers et tous les partis bourgeois, avec la social-démocratie au premier rang. De l'autre, les ouvriers révolutionnaires. La révolution triomphera dans toute l'Allemagne du Sud, notamment en Bavière et en Saxe. Finalement mal dirigées et trahies, les masses seront écrasées. L'Etat-Major reprendra la situation en main.

Mais leur exemple ne sera pas perdu. Il donne une réponse cinglante aux calomnieux qui accusent les ouvriers allemands d'être, par nature, des militaristes inféodés aux officiers. Au contraire, nul autre prolétariat peut-être n'a fait preuve d'un tel héroïsme contre l'Etat-major et la bourgeoisie. C'est pourquoi, malgré ses "victoires", Hitler, le bourreau du peuple allemand, sent le sol trembler sous ses pas. Le jour n'est pas si loain où le prolétariat allemand jettera à bas la hideuse machine de guerre qui l'écrase.

L'EUROPE CONTRE LE NAZISME

ALLEMAGNE. — D'après La Gazette de Louvain, 41 communistes allemands ont été exécutés à Francfort pour reconstitution de cellules communistes et propagande dans l'armée.

GRÈCE. — Du 9 au 15 Septembre, grande grève à Athènes et au Pirée, contre la réquisition des récoltes par les troupes allemandes et italiennes.

LUXEMBOURG. — La grève générale a éclaté le jour où le Luxembourg a été rattaché officiellement à l'Allemagne.

YOUGOSLAVIE. — La Neue Ordnung, de Septembre 1942, nous apprend ce qui suit :

LES ACTIONS DE NETTOYAGE EN BOSNIE

« Dans l'Est de la Bosnie, dans la région des montagnes Kozara et Prosar, des agents soviétiques ont créé un foyer de bandes d'après lequel partaient pour l'ensemble de cette région des actes de violence et de pillage contre la vie et les biens de la population. »

« Pour mettre fin à ces agissements criminels, une action a été entreprise contre ces "partisans", qui débuta par un encerclement, le 10 Juin, et prit fin, le 18 Juillet, par la destruction totale de l'ennemi. Ont été dénombrés, 3.500 tués au cours des combats, cependant que 8.000 complices des partisans ont été faits prisonniers. Le butin est d'importance. Outre de grandes quantités d'armes et de munitions diverses, ont été trouvés des dépôts cachés d'aliments et autres matériaux, qui ont été pillés à la population par les partisans. »

« Ce succès a été remporté sous la direction allemande, dans un combat courageux et héroïque, par des formations de la gendarmerie de campagne, des Oustachis et de l'Armée allemande, avec la participation de la flottille hongroise du Danube. »

« Les bandes ont résisté, dans leurs positions de montagne, avec ténacité et beaucoup de malice, en utilisant tous les avantages du terrain montagneux, difficilement praticable. Toutes les tentatives désespérées de percer, pour se soustraire à l'encerclement, ont été vaines et se terminèrent avec des pertes sanglantes. »

« De même, des formations italiennes de la II^e Armée ont opéré parallèlement, avec succès, des actions de nettoyage, en particulier sur le territoire de Velebit et au Nord de Drvar. D'importantes formations de partisans ont été détruites et des quantités importantes de matériaux divers ont été saisis. »

On comprendra mieux ce que signifient ces opérations de répression féroce et l'importance de ces partisans, leur héroïsme, à la lecture des extraits qui vont suivre, tirés d'un article intitulé « Le drame Yougoslave », qui a paru dans Le Mois Suisse, de Mai 1942 :

« Avec la défaite de l'Armée et l'effondrement de l'Etat, le pays entier fut soumis à l'administration militaire allemande, qui s'installa dans les bâtiments de l'ancienne Skoupschtina, à Belgrade, et présida à la remise en marche des principaux services publics. Pour une administration civile indigne fut constituée avec les cadres disponibles. Bien entendu, elle était entièrement serbe. La Yougoslavie avait disparu de la carte continentale. De l'ancien royaume yougoslave, avec ses 15 millions d'habitants, la Croatie a repris 6,3 millions d'âmes, la Bulgarie avec la Macédoine 1,2 million, l'Italie avec la Dalmatie et la Slovénie 900.000, l'Albanie 799.000, le Monténégro 500.000, l'Allemagne et la Hongrie approximativement 900.000. La Serbie se retrouve donc à peu près dans les mêmes frontières qu'elle avait en 1912, soit un territoire de 48.000 km², avec une population de 4 millions d'habitants : la grandeur de la Suisse. L'avenir seul dira si ces limites cadrent avec l'importance du pays. »

« Lorsque, après douze jours de guerre, la défaite de l'armée yougoslave fut consommée, la Serbie entière fut frappée d'une véritable prostration. L'édifice qu'elle avait construit avec fatigue et persévérance, le royaume des Serbes, Croates et Slovénes, venait de s'effondrer de façon foudroyante. Des centaines de milliers de ses soldats avaient déposés les armes. Certes, quelques dizaines de milliers d'autres avaient prêté à la reddition la suite dans les montagnes. En même temps, spéculant sur le désastre, de nombreux communistes avaient tenté de tirer avantage de ce drame. En maints endroits, ils avaient constitué des soviets. Néanmoins, d'avril à juin, la situation reste relativement calme. Les envahisseurs de la Serbie, les Allemands, ne sont-ils pas encore, à cette époque, en bons termes avec Moscou ? Cependant, dès le début de la campagne de Russie, les communistes serbes deviennent plus combattifs. Ils poussent la population à la révolte. Un facteur important les favorise. Les Serbes sont des Slaves ardents et leur russophilie porte nombre d'entre eux à condescendre sans réaction aux sentiments bolchévistes. Quoi qu'il en soit, dès le 26 Juin, les communistes organisent sur une large échelle coups de mains et attentats. Le drapeau rouge est hissé sur de nombreux villages. Des formations bien armées s'emparent même de bourgades où leurs chefs, comme autant de petits Bela Kuhn, instaurent aussitôt une dictature. C'est le cas à Tchatchak, petite cité de la Moravie, à Kragujevac, chef-lieu de la Choumadia, cœur de la Serbie, et surtout à Ouzitze, aux confins de la Bosnie, où un certain Doucha Nad-Ikovic, professeur de philosophie à l'Université de Skopje — il a fait ses études en France et traduit Héraclite en serbe — prend la tête du mouvement. Il fonde même en cette localité une "république soviétique" qui vivra quelques semaines. »

« De leur côté, les débris des forces régulières serbes réfugiées dans les montagnes s'organisent pour la résistance. L'alliance anglo-russe entretient leur espoir en un revirement de la situation. Répartis en tchèes, en bandes, ils font ouvertement front à l'envahisseur. Leur terre d'élection est la Choumadia aux monts abrupts, aux gorges encaissées, favorables à la défense. Leur consigne est *Soboda tbi smert* : la liberté ou la mort. Mais, contrairement aux communistes, ils s'inspirent de sentiments patriotiques. C'est pourquoi un front commun entre ces insurgés et les gens de Moscou est quasi irréalisable. Parfois même, comme en Croatie, les tchetnizits n'hésitent pas, en une vraie guerre civile, à engager la lutte contre les communistes, soit pour éviter que ceux-ci gagnent du terrain, soit pour les punir de quelque exaction. Un chef de régiment de l'ancienne garde royale yougoslave, le colonel Draga Michalovitch, est à leur tête. Cet homme, certainement valeureux, symbolise la dernière résistance serbe contre les forces allemandes. Ses derniers exploits remontent à octobre et novembre derniers. L'extrême rigueur de l'hiver les a suspendus. »

« Pour faire face à ces forces, les unes communistes, les autres patriotes et nationales en révolte, les troupes d'occupation ont engagé une répression des plus sévères. La tête des chefs rouges a été mise à prix. Un siège en règle a permis de réduire la "république soviétique" d'Ouzitze. A maints égards, la lutte est dure et cruelle. Il y eut plusieurs "expéditions punitives". Pendant ce temps, le gouvernement Neditch met sur pied des "légions de volontaires", qui sont les premières troupes régulières gouvernementales et facilitent la répression. Des Russes blancs, organisés en milice, avec solde, contribuent de leur côté à arrêter les progrès de la guérilla. Il faut dire qu'à certains moments la situation présente de réelles difficultés. Des poats, des trains même furent dynamités, des postes massacrés. Le danger d'un chaos terrible pesait sur le pays. C'est ainsi que les communistes firent sauter un tunnel, non bien entendu dans un but national, mais pour affamer Belgrade (...). L'attitude du gouvernement Neditch s'éclaircit à la lumière de ces faits. Aujourd'hui, tout péril majeur paraît écarté. Les communistes ont été trequés un peu partout. Une partie des tchetnizits se sont dispersés. Tout un lot s'est rendu dans un but d'apaisement, aux volontaires du général Neditch. D'autres lutent encore, mais il ne s'agit plus que d'escarmouches épisodiques sans grande portée. »

« Actuellement, les troupes allemandes n'occupent que Belgrade et la Choumadia. Tout l'est de la Serbie depuis Kraquevatz est sous l'autorité militaire bulgare. Cependant, Draga Michalovitch n'a pas encore voulu traiter. Où est-il? En Bosnie? Au Monténégro? Pour mieux dominer la situation, le général Neditch a organisé de son côté ses propres tchetnitsi. Un cerveau occidental a de la peine à voir clair dans une telle complexité d'appellations et de forces diverses et opposées. Conformément aux traditions balkaniques qui ont toujours exalté le geste des révoltes politiques des haidouks qui, du temps des Turcs et au nom de la liberté, gagnaient la montagne, menaient une vie dure et périlleuse, harcelant les dominateurs tout en étant vénérés par la population, une légende s'est formée autour de Draga Michalovitch. Après l'avoir exalté comme un héros d'épopée, la radio de Londres l'a désigné, en décembre, à

la place du général Simovitch, comme ministre de la guerre du gouvernement serbe en exil, que préside aujourd'hui M. Yovanovitch. »

« L'opinion reste des plus divisée. Pendant de longs mois, l'effondrement de l'appareil militaire yougoslave a plié les Serbes dans une véritable stupéfaction. Ils s'attendaient à tout, sauf à cette catastrophe de l'armée. Il leur a fallu quelque temps pour comprendre ce qui s'était passé. Dès lors, une partie s'est résignée et appuie en toute confiance et discipline le gouvernement du général Neditch. Une autre regarde encore vers Londres, Washington et Moscou, dans l'espoir d'un retour de l'histoire. Le reste, les plus ardents, tchetnitsi et communistes, tentent encore de résister. Les Serbes compromis dans le coup d'Etat de Mars 1941 demeurent pleins de réticence autour de cet événement. »

LE PROCÈS DES TROTSKYSTES AUX ETATS-UNIS

Seule à ne pas composer avec l'impérialisme, même "démocratique", la IV^e Internationale ne défend la cause révolutionnaire qu'au prix d'une implacable répression.

Comme nous l'avons déjà dit, dix-huit des dirigeants de la Section Américaine (Socialist Worker Party), dont le camarade Cannon, sont, depuis le mois de janvier, emprisonnés par Roosevelt pour leur opposition à sa politique de guerre et leur fermeté dans la défense révolutionnaire de l'U. R. S. S. Le camarade Grant Dunne, emprisonné sans égard à une grave maladie, a été acculé au suicide.

Bien entendu, les chefs staliniens, empêtrés dans le social-patriotisme, ont cette fois encore hurlé à la mort contre le S. W. P. Mais nos camarades américains, aidés par la large sympathie des masses ouvrières, n'en ont pas moins réuni 1 million de dollars de fonds de solidarité et organisé d'imposantes démonstrations.

Fermes à leurs postes syndicaux, notamment dans l'Etat de Minneapolis, ils sauront conduire à travers la guerre le prolétariat d'outre-Atlantique à la victoire finale sur les bellicistes américains et leur chef Roosevelt et sur tous les ennemis de la révolution prolétarienne.

La débâcle du Secrétariat à la Jeunesse

On liquide les centres de Jeunesse. Depuis longtemps les centres urbains devenaient des centres d'apprentissage patronaux. Maintenant, le Comité des Forges s'empare de la plupart de ceux qui restent. Devant la faillite, Pellorson compte constituer des "équipes nationales", qui partageraient de la solidarité et de l'utilisation des loisirs... pour devenir des S.A. fascistes. Mais sur qui s'appuyer pour ce travail? Pas sur les cadres des centres, en tout cas.

Il les a réunis au grand complet, salle Pleyel. Hélas! Il a réalisé l'unanimité. Mais contre lui, contre Vichy, contre la "collaboration" et la "Révolution Nationale". A peine s'il a pu terminer son discours, en se plaignant amèrement que "la Révolution Nationale n'habite pas les cœurs". Le pantin Abel Bonnard, ministre de l'Education Nationale, a pu également mesurer sa popularité. Et les démissions pleuvent au Secrétariat.

DORIOT ET LE P. P. F.

(jugés par Albertini, ami de Déat)

Doriot est devenu un politicien sceptique, pour qui la politique est d'abord un ratelier.

Immoralité totale. Il dépense couramment de grosses sommes dans des boîtes de nuit célestes. Immoralité qui provoque son appétit de pouvoir. Prêt à tout, il s'offre à qui veut le prendre.

Le P.P.F. a de nombreuses liaisons avec le capitalisme français. Beugras, secrétaire corporatif du Parti, ingénieur chez Rhône-Poulenc, est en service détaché, par ses patrons, au P.P.F. Fossati, secrétaire du Parti, est en relations avec la banque Worms, dont on connaît l'influence depuis 1940. Il laisse même entendre qu'il a été acheté par eux.

UN SEUL CRI EN EUROPE !

A bas le régime nazi !

Vive les Etats-Unis Socialistes d'Europe !